

Chapitre 13 :

Il est seize heures et je viens à peine de me lever. J'ai la gueule de bois. Il n'y a pas temps plus agréable que celui qu'on octroie à sa gueule de bois. Je suis dans cet état parce que j'ai abandonné Marie-Jeanne ce week-end pour revoir mon grand ami d'enfance. Cela s'est passé bizarrement. Il m'a envoyé un courriel me demandant de mes nouvelles. Trois ans qu'on ne s'était pas contactés et cinq qu'on ne s'était pas vu. Le message ressemblait à quelque chose comme ça : « Salut vieux, comment ça va ? Ça fait un bail ! Quoi de neuf ? Tu as enfin trouvé ta moitié ou tu comptes toujours finir vieux garçon ? Moi c'est la grande forme, j'ai pris mes nouvelles fonctions il y quelques mois, je suis responsable de secteur maintenant ! C'est beaucoup de travail mais ça m'a permis de revenir dans le coin. Et puis niveau salaire, c'est jackpot. Et toi, t'es pas parti au moins ? On s'appelle et on va se boire une mousse ? ». Je ne sais pas ce qui lui a pris de me recontacter, ce n'était pourtant pas dans ses habitudes, pas plus que dans les miennes. Je lui ai répondu en une ligne sans verbe ni sujet. Juste une date, un lieu et une heure. Et il a dit : « O.K. ».

Il y aurait tant à dire de Patrick et de notre amitié. Il a toujours été de toutes les compétitions, il a le mesurage de verge dans le sang. C'est assez cliché mais il a tout de suite voulu savoir où en était ma vie professionnelle et combien je gagnais. Idem sur le plan sentimental, combien d'aventures j'avais eues et comment étaient mes conquêtes. Il m'a pris le chou toute la soirée pour qu'on s'échange nos photos coquines. Sans succès. Des enfantillages ridicules que tout cela, il espérait probablement pouvoir se dire qu'il a connu de plus belles femmes que moi. Lorsque j'ai prétendu être seul depuis bientôt deux ans, j'ai presque pu lire un rictus pervers de satisfaction sur son visage. Autrefois, il se serait ouvertement moqué de moi sans hésiter une seule seconde mais le temps semble l'avoir assagi.

Dès le primaire, nous étions déjà en compétition. Je ne me souviens plus vraiment si j'ai moi-même eu quelque temps cet esprit de compétition qui me débecte tant aujourd'hui. Je crois surtout que j'ai simplement voulu maintenir un certain équilibre dans notre relation. Lui ne cherchait qu'à écraser l'autre et c'est probablement ma résistance qu'il appréciait. Car ma force le renvoyait à sa propre force. Ainsi est-il venu à moi, comme tous les autres ; sauf qu'il fut le seul enfant de mon âge avec qui j'ai pu vraiment me lier d'amitié.

Bien qu'issus d'un milieu particulièrement modeste et délaissés par nos familles, nous étions plus éveillés que la moyenne. À l'école, nous avions plus de facilité et, donc, de

meilleurs résultats. En sport, nous étions plus concentrés et, donc, plus habiles que nos camarades. Lorsque nous jouions à la balle au prisonnier, nous finissions toujours seuls sur le terrain, jamais touchés par le moindre ballon, merveilleux à l'esquive malheureusement inutiles à l'équipe. L'enseignant s'en mêlait et comme il ne parvenait pas non plus à nous toucher, il nous obligeait à attraper la balle sous peine de disqualification et s'amusait à nous viser les pieds. Je n'ai jamais vraiment su pourquoi, des deux enfants, j'étais celui qu'il choisissait systématiquement d'éliminer en premier.

En toute discipline, nous étions toujours meilleurs que les autres alors, dans nos têtes de sales mioches, il fallait être meilleur que l'autre, c'était le seul classement intéressant qu'on se disait. On pourrait croire qu'il n'existe à cet âge-là que peu de prétextes à la compétition, à part bien sûr la force physique et les résultats scolaires mais c'est tout l'inverse et ça allait plus loin que cela encore en ce qui nous concerne.

Si nous construisions une cabane, c'était toujours à celui qui aurait la meilleure idée. Si pour construire cette cabane, il nous fallait des bouts de bois, c'était à celui qui en ramènerait le plus et à celui qui trouverait le bois le plus solide. S'il fallait sauter du haut d'un mur, c'était à celui qui oserait en premier puis à celui qui sauterait du mur le plus élevé. Gamins, nous passions le plus clair de notre temps ensemble et on peut dire l'air mélancolique – comme les vieillards nostalgiques que nous sommes – que nous avons fait les quatre-cents coups. Nous nous battions souvent l'un contre l'autre et plus souvent encore ensemble contre les autres. Mais faire équipe ne nous dispensait pas de notre rivalité et, là encore, il fallait faire une meilleure prestation que son équipier.

Je crois qu'il n'y a pas une connerie qu'un gamin peut faire que nous n'ayons pas faite. C'était probablement, là aussi, à celui qui irait le plus loin. Le plus loin dans la connerie. Nous nous sentions intouchables et, à vrai dire, nous l'étions. C'était inspiré : mieux vaut effectivement faire les conneries étant jeunes, on n'a alors strictement rien à craindre de personne à part une malheureuse fessée.

Et puis à l'adolescence, nous sommes inévitablement tombés sur meilleur que nous. Au collège, il y avait un certain José Martin – j'avais oublié ce nom avant que Patrick ne me le rappelle. Ce sale mioche était le fils du directeur et avait toujours plus de dix-neuf de moyenne générale. Bien entendu, il était exempté de sport. Il n'y a que Patrick pour encore se souvenir du nom de ce gusse que j'ai depuis longtemps effacé de ma mémoire.

Il ne nous a pas fallu beaucoup de temps pour qu'on parvienne à se convaincre mutuellement qu'il y avait une différence fondamentale entre être le meilleur et être meilleur. Libre à lui, nous disions-nous, de courir après l'article défini si ça lui chante. Ce fils à papa

n'était en effet qu'un nul parmi tant d'autres, sans un gramme d'intelligence, mais le battre supposait de travailler et nous n'allions pas nous abaisser à ça. D'autant que notre victoire n'aurait pas été aussi large, que nous étions plus doués que lui.

Et ce qui nous aurait probablement déclenché quelques éruptions d'orgueil au départ, nous devint subitement sans importance. Car, quand bien même nous n'étions plus meilleurs que les autres, être meilleur gardait le même sens pour nous : il s'agissait uniquement d'être meilleur que l'autre. Nous étions notre propre système de référence et fonctionnions en boucle fermée l'un par rapport à l'autre. Lorsqu'il se plantait, ce n'était jamais un échec tant que moi aussi je m'étais planté ; et inversement. Nous restions donc en compétition mais au lieu de nous amener à notre meilleur, notre rivalité n'avait plus pour seul effet que celui de nous éviter la chute libre. Il y en avait en effet toujours un, à tour de rôle, pour malencontreusement se transcender et inciter ainsi le second à faire de même.

J'ai toujours exécré l'école et méprisé les enseignants, chaque heure de cours était pour moi un véritable supplice et plus encore que pour Patrick. Les notes je m'en foutais pas mal, seul suffisait de ne pas redoubler. Mais il y avait ce statu quo entre nous et comme alors Patrick était déjà plus costaud que moi et plus en phase avec la gent féminine, je m'arrangeais pour le battre à l'école et principalement dans ce que nous estimions être les seules matières nobles, c'est-à-dire les sciences et les mathématiques.

Finalement, il a montré ses limites approximativement au même moment que moi. Pas vraiment des limites intellectuelles mais plutôt de motivation. Les études, inutilement généralistes, finissent toujours par demander une certaine aptitude au travail et nous étions plutôt du genre à déployer des trésors d'ingéniosité pour, au contraire, s'abstenir de faire ce qu'on nous imposait. Nos résultats étaient corrects, sans plus.

En arrivant au lycée, nous avons eu la chance de rester ensemble, nous étions alors à peine en milieu de classe. Ce qui est assez étonnant, c'est que quelle que soit l'année, notre moyenne était toujours à peu près la même, oscillant autour de douze sur vingt. Chaque année, à mesure que le niveau montait, on nous serinait que nos notes allaient incroyablement chuter mais qu'il ne fallait pas s'en faire, que c'était normal. Chaque année, en consultant nos bulletins scolaires, nous nous regardions l'un et l'autre avec interrogation en constatant que nos notes n'avaient pas bougé d'un iota et que nous avions remonté nombre de places au classement général.

Les appréciations des enseignants été toujours les mêmes : « Peut mieux faire. ». Quelques fois, lorsqu'apprendre une leçon inutile nous faisait royalement chier, il nous arrivait de tricher. Nous n'avons jamais été pris. Tout ce que les professeurs nous donnaient

comme travail à faire chez nous, nous le recopions à la va-vite lors des interclasses. Patrick plaisait beaucoup à une fille très studieuse et elle nous filait son travail tout sourire. Nous laissions toujours volontairement deux ou trois fautes par-ci par-là et faisons diverses variantes de rédaction. Nous lui avons aussi plusieurs fois corrigé ses fautes et souvent aidé pour les dernières questions, les plus difficiles. Nous n'étions pas chiens.

Fort heureusement, à partir du secondaire, ça se spécialise un peu et certaines études ne requièrent pas nécessairement une énorme capacité de travail. Et puisque plus les études étaient difficiles, plus nous réussissions, nous avons intuitivement choisi de nous orienter vers les sections élitistes. Ce fut laborieux, nous ne foutions rien, mais nous n'avons jamais redoublé la moindre année. Le cursus de Patrick fut, certes, moins prestigieux que le mien mais pour ce que ça m'a apporté par la suite, peu importe. Ce qui est sûr, c'est qu'à nos minimums, il s'est avéré que j'étais le meilleur et qu'il ne l'a pas encore digéré.

La plupart des gens considèrent comme immature cette manière d'excuser ses échecs par le fait qu'on ne fout rien. Facile de se prétendre génial et de dire que si on s'est vautré, c'est parce qu'on n'a pas révisé ou qu'on ne fait jamais son travail. Réussir en glandant est un mythe qui fait rêver tous les jeunes. Alors cela devient très vite une surenchère : on révisé toute la nuit et le matin de l'épreuve on prétend n'avoir rien foutu. On obtient une note minable, à peine supérieure à la moyenne, et tout le monde bave et nous demande comment on a fait. Certains ne font ça que pour se faire mousser, d'autres pour relâcher un peu la pression et d'autres encore pour, au contraire, mettre la pression sur leurs rivaux. Le mensonge est à la base de tout mythe et celui-ci s'entretient de lui-même.

Pour ma part, je n'ai jamais menti lorsque j'ai prétendu ne pas avoir révisé, c'est pourquoi je suis bien placé pour savoir ce que c'est que de se manger une vieille piteuse. Il y a tant d'épreuves scolaires qu'on ne peut réussir sans travail, tant de disciplines où toute la logique et tout le bon sens du monde ne vous serviront à rien. Je n'ai jamais été à mon aise dans celles-là. Tout au plus limitais-je les dégâts tant bien que mal.

Mais une scolarité, c'est un peu comme une seule et même épreuve : dès lors qu'il suffit d'avoir un résultat donné, inutile de chercher à répondre à toutes les questions et autant résoudre les problèmes qu'on sait faire et passer sur les autres. Bizarrement, les épreuves les plus difficiles pour moi s'avéraient toujours les plus simples pour les autres, et inversement. J'ai eu de nombreuses piteuses mais jamais je n'ai été surpris par elles. Ces notes étaient anticipées et donc, par voie de conséquence, pas trop pénalisantes. Je me donnais toujours une porte de sortie et c'est là que mon talent ne m'a miraculeusement jamais abandonné : lorsqu'il fallait sortir le grand jeu et faire péter le génie, j'étais toujours présent.

J'étais un branleur, comme on dit. Cependant, je n'ai jamais fait ça ni pour frimer ni pour tester ou affirmer indirectement ma supériorité intellectuelle. Nous en discussions encore hier. Au primaire, nos parents n'avaient pas les moyens de nous récompenser lorsque nous avions un bon bulletin. La question de savoir pourquoi les autres enfants avaient des cadeaux et pas nous fut réglée de mains de maître par nos pères. L'explication proposée était limpide : aller à l'école était important, mais il ne fallait pas travailler dur pour faire plaisir à papa et à maman ou pour recevoir des cadeaux ; il fallait comprendre que ces efforts étaient utiles pour nous, pour qu'on devienne quelqu'un et qu'on ne finisse pas comme eux, à se tuer la santé pour un salaire de misère. Élégante manière d'envoyer un enfant se faire foutre.

Mais nous avons retenu l'idée essentielle : faire les choses pour ce qu'elles sont et ce qu'elles apportent. Alors nous sommes allés à l'école pour nous, et comme école et enseignants ne pouvaient nous apporter le moindre enrichissement personnel, nous sommes allés à l'école dans le seul but d'obtenir ce misérable papier torche-cul qu'on appelle diplôme. Le mien, je ne l'ai même pas signé et mon vieux a mis la main dessus avant que je ne le brûle. Il l'a fait encadrer et a dû l'accrocher quelque part dans son salon. C'était sa place : le seul endroit où quelqu'un lui trouve de la valeur.

Au début, nous avons bien essayé de prendre avec philosophie les contraintes d'un système éducatif inadapté : quitte à être présents, autant suivre les cours et essayer de rentabiliser au mieux ce temps perdu en apprenant un maximum de choses et en se posant un maximum de questions, autant de choses en moins à apprendre par la suite et de questions qu'on ne se poserait plus. Mais en fait, nous sommes vite arrivé à l'évidence qu'un cours de deux heures se résumait la plupart du temps en deux ou trois passages intéressants et que la plupart du temps, nous les loupions car endormis par l'étalage de banalités préambules. Nous avons alors décidé de rentabiliser notre temps de présence autrement et en avons profité pour faire tous nos devoirs pendant les heures de cours. Mais cela nous laissait encore beaucoup de marge, aussi passions-nous nos journées bien cachés dans le fond de la classe à parler, jouer aux échecs et préparer des sales coups.

Nous restions cependant très discrets, mais je crois aussi que les enseignants n'avaient pas spécialement envie de nous casser les pieds : nous étions respectueux et calmes, nos résultats étaient corrects, cela leur suffisait et ils en avaient déjà bien assez avec les véritables trouble-fêtes de la classe. Évidemment dès que nous avons pu, comme il n'y avait rien à apprendre dans une salle de cours qu'on ne puisse apprendre en trente secondes dans un livre, nous avons tranché dans le vif et nous sommes mis à sécher de plus en plus de matières.

Je ne pense que ça se soit vraiment passé comme ça pour Patrick mais, en ce qui me concerne, j'ai véritablement subi mon état de glandeur et ce ne fut pas facile tous les jours. Souvent, je me suis maudit à me mettre dans la merde tout seul parce que je n'avais pas le courage d'apprendre par cœur deux malheureuses pages de chiasse scolaire, de faire un travail chez moi ou d'aller à des séances de travaux pratiques notées. Je misais toujours tout sur le partiel final et remettais toujours ses révisions au lendemain, sûr qu'il ne me fallait pas plus d'une heure pour les faire et que cela pouvait bien attendre. Et puis la veille, j'allais me coucher en me disant que je me lèverai plus tôt le lendemain. Et au matin, je me rendormais en me disant que la pause midi serait suffisante. J'étais pépère à longueur de temps mais lors de la pause midi, c'était un calvaire. J'échangeai une petite dose de stress et d'effort au quotidien contre une demi-journée à me retrouver dans des situations impossibles.

On pourrait me reprocher de ne jamais être allé au bout des choses : se contenter de la moyenne serait un peu comme reconnaître ne pas être capable de faire la moitié du problème, ne répondre qu'aux questions là uniquement pour donner des points aux plus mauvais élèves. Comme je le disais, nous avons tous les deux suivis des cursus scientifiques. Seules sections, hormis les beaux arts, où le talent compense souvent le bachotage. Il faut avoir ressenti une fois dans sa vie la nécessité d'obtenir une note correcte pour décrocher son diplôme et la paralysie d'un énoncé traitant d'un point de cours non vu pour comprendre. Comprendre combien être capable de compenser par son seul intellect cette lacune est véritablement jouissif. La vie n'est constituée que d'impondérables, quel mérite à réussir quand on sait ? Et puis le savoir n'est-il pas, finalement, la plus grande tricherie de l'homme ?

Il n'est pas donné à tout le monde de faire ce que nous avons fait, beaucoup de nos amis se sont lamentablement vautrés sous notre mauvaise influence. Les enseignants nous prétendaient – comment disaient-ils déjà – facteurs d'échec. Certains de nos anciens camarades nous en veulent probablement encore à l'heure qu'il est. Je ne leur ai pourtant jamais interdit de me croire, quand, à quelques rares occasions, j'ai prétendu avoir révisé moi aussi.

La pression est un moteur, dès l'enfance j'apprenais mes leçons le matin dans le temps imparti au brossage de dents. Si tout le monde concède qu'à nos niveaux minimums de travail, je suis bien plus brillant qu'eux, ils compensent cette frustration en imaginant qu'à notre meilleur, ils me dominent d'une tête. Cet ami le croit. Il gagne aujourd'hui plus que moi malgré un diplôme moins coté. Il a une femme charmante alors qu'il croit que je célibate dans mon coin. Il est classé 35 au tennis de table. Il a sa propre maison, dont il aura bientôt fini de rembourser son crédit tous les mois alors que j'en suis encore à louer. Il connaît déjà son nombre de trimestres cotisés pour sa retraite. Il vient d'un milieu modeste comme moi et il a

pris sa revanche. Mais bizarrement, quand je lui ai parlé, je l'ai vu comme s'il avait échoué, transpirant la satisfaction. Je l'imagine déjà à la retraite en train de fumer le cigare avec quelques amis d'un conseil d'administration quelconque.

Je n'ai jamais eu l'esprit de compétition. Ça ne me fait strictement rien qu'il gagne plus que moi, je n'arrive même pas à comprendre l'importance de ce simple état de fait. Je gagne déjà trop. Je pourrais arrêter de travailler si je voulais. Je me fiche de voir chacune de mes relations sentimentales exploser après quelques mois. Ce qu'il est, je n'ai jamais voulu l'être. Tout comme je n'ai jamais voulu obtenir ce vingt sur vingt. Ces efforts ne sont pas justifiés. Je préfère mobiliser mon intelligence sur d'autres choses et je pourrais dormir sous un pont ce soir que cela ne changerait rien.

Un jour je partirai laissant tout derrière moi, juste pour voir où j'arriverai en repartant de zéro. Probablement plus loin que si je garde ce que j'ai...

Il existe des jeux vidéo qu'on appelle jeux de rôle. On incarne un personnage fait sur mesure dans un univers cohérent et réaliste. On progresse dans diverses compétences et caractéristiques. Bien vite, mes personnages que j'optimise toujours au maximum deviennent très puissants alors, pour équilibrer et retrouver du défi, je retire tout mon équipement et je repars totalement nu à l'aventure. Cela rajoute du piquant. Non que je cherche mon lot d'émotions fortes. Je veux dire que la vie manque d'obstacles, qu'on a tout rendu bien trop facile et commun. On passe son temps à consolider sa vie alors qu'elle n'est agréable que parce qu'elle est, au contraire, fragile.

Dans ces jeux, il y a aussi des habitudes assez amusantes. Par exemple, le temps qu'on passe parfois à faire monter un personnage, comme on dit, comprendre à le faire progresser. Parfois il faut répéter jusqu'à cinq-mille fois la même action afin de devenir un grand maître dans la discipline. Beaucoup de joueurs le font sans sourciller alors que jamais ils ne sauraient suivre le moindre entraînement sportif dans leur vie de tous les jours. J'ai fait de la musculation un moment, six mois de sport intensif. Trois repas par jour, chaque fois deux steaks hachés, deux œufs sur le plat et cent grammes de pâtes. Cycle de trois jours : haut du corps, bas du corps, natation. Pas de jour de repos. Six kilos de muscles gagnés en six mois. Six kilos de muscles perdus en six semaines.

De même, ils ramassent tous les objets possibles. Certains, même, les collectionnent car ils ne les utilisent pas et les réservent pour un combat difficile qui n'arrivera jamais. Ils font toutes les quêtes afin d'obtenir des points d'expérience : dès que les gens ont un problème, ils cherchent à les aider. C'est le jeu comme ça mais aucun d'eux ne ferait jamais cela dans leur vie de tous les jours. Un mendiant virtuel leur demande d'aller leur chercher

une pomme dans un bois gardé par dix chiens enragés et ils se ruent pour le faire. Un clochard dans la rue leur demande une pièce ou à manger et ils le snobent et ne feront rien. Car ils savent que cela ne déclenchera pas un script spécial dans le scénario. Dans un jeu vidéo, si on vous demande même la plus rébarbative des actions, vous la faites toujours parce qu'il est dit qu'il y a forcément quelque chose à gagner. Des objets spéciaux, de l'or, de l'expérience ou que sais-je encore des scènes cachées, des zones secrètes ou tout simplement pour faire durer le jeu un peu plus longtemps. Dans la vie, il y a exactement le même type de récompenses mais personne ne le voit. C'est pourquoi, dès qu'on me demande quelque chose, dès qu'on vient me voir, j'essaye toujours d'aider mon prochain. Certes, à ma façon très particulière.

Bien que nos cursus scolaires se soient séparés dans le secondaire, Patrick et moi avons passé nos études ensemble. Le moment tant attendu était enfin arrivé : nous étions libres, loin de notre famille, loin de notre petite ville surpeuplée de dégénérés en pleine déliquescence morale, et surtout entourés de jeunes femmes toutes plus belles les unes que les autres. Dans nos esprits liberté avait toujours rimé avec universitaire. Cité universitaire, résidence universitaire et restaurant universitaire : un programme alléchant...

Les gens se font beaucoup d'idées préconçues sur les fameuses « années fac », la vérité c'est qu'on s'y fait chier comme ailleurs et qu'il y a toujours autant de débiles profonds. Je dirais même, compte tenu de la moyenne d'âge, qu'il y en a encore plus. Ainsi, après avoir connu les bouseux de campagne à la lutte pour apprendre à lire et à écrire, nous allions connaître les bouseux des villes, ces fameux culs serrés qui ont remis leur puberté à plus tard et qui choisissent précisément le moment où leurs parents ne peuvent plus les regarder pour se lâcher. Les bouseuses étaient mes proies préférées : j'ai toujours aimé les vierges.

Sacrée fac ! Oui, s'il y a bien une certitude, c'est que tout le monde s'y fait chier mais que personne ne voudra jamais le reconnaître. La plupart des anciens universitaires ne regrettent leurs années d'étude passées à potasser à la lumière d'une lampe de chevet des cours inutiles recopiés à la va-vite uniquement parce qu'ils se font encore plus chier aujourd'hui. Ils regrettent la petite dizaine de soirées plaisantes qu'ils ont connues par année d'étude et se font tellement encore plus chier depuis, qu'ils s'en souviennent comme d'un âge d'or. Tu parles ! La vérité c'est que le mythe de la magnifique vie étudiante est si ancré dans les esprits qu'aucun étudiant n'osera jamais prétendre le contraire. Ne pas l'avoir vécue comme un rêve, c'est être un gros naze.

Ces années restent pour nous de bonnes années malgré tout. Nous avons connu tous les excès, tous les abus et ce sans pour autant nous planter. À ma connaissance, nous sommes

les seuls à nous en être si bien sortis. Comme tant d'autres, nous n'avions pas un centime en poche, la bourse d'État payant à peine le logement et la nourriture. Mais ce n'était pas difficile pour autant, tant nous avons côtoyé la misère et l'austérité de bien plus prêt. Bien que nous ne fussions plus en cours ensemble, nous nous retrouvions régulièrement en soirée dans un bar de la vieille ville. C'était l'occasion de se revoir. Nous avions chacun nos amis mais ce n'était pas pareil, là nous enchaînions longues discussions et parties de belote.

L'argent des pintes de bières, nous le gagnions la demi-heure d'avant en interpellant les gens dans le métro. Nous avons élaboré notre texte en quelques minutes et je m'en souviens encore, du « Bonsoir mesdames et messieurs, excusez-moi de vous déranger » larmoyant à la chute finale où on leur demandait de donner une pièce ou deux à – et nous accentuions nos intonations à ce moment précis – un sans-abri.

Un arrêt toutes les deux minutes et environ un euro de récolté par arrêt : notre soirée était payée. Parfois je croisais quelqu'un que je connaissais et je lui souriais. Souvent, il ne savait plus trop où se mettre. Et cela se passerait ainsi à chaque fois que je le recroisais. Pitié et compassion, puis haine et mépris. Car lorsqu'il apprenait que j'avais un toit et que je ne faisais ça que pour moi aller boire un coup, il ne pouvait plus me regarder sans avoir envie de me cogner. Les gens ne savent pas gérer leurs émotions.

Aujourd'hui, quand je raconte cette période de ma vie autour de moi, les gens rient. Ils rient probablement parce que c'est drôle ou peut-être aussi parce qu'ils ne me croient pas. Et puis pour peu qu'ils me prennent au sérieux, ils se disent que c'est finalement quelque chose de commun, le genre de petits délires que tout étudiant a fait au moins une fois dans sa vie. Le genre d'anecdotes qui font sourire comme celles qu'on garde de son service militaire. Soupir. Cela paraît facile comme ça, mais ils en seraient bien incapables. Et ils ne sauraient pas le faire pour les mêmes raisons qu'ils me donnaient alors une pièce : leur souci de l'image.

Le regard de l'autre à quelque chose de préoccupant. Le regard de mépris qu'on adresse à un mendiant. Le regard de détresse d'un sans-abri ravagé par la rue et meurtri par le froid. Paradoxalement, lorsque je prenais le temps de discuter un peu avec les âmes charitables que j'entubais, j'apprenais qu'elles préféreraient donner de l'argent à quelqu'un comme moi, qui essaye de s'en sortir et reste habillé assez proprement, qu'aux clodos du coin qui sentent l'alcool à dix mètres. Comme quoi, même dans la charité, il y a de surprenantes inégalités.

La plupart des mendiants prétendent que si un jour ils refont surface, retrouvent une situation et ont à nouveau les moyens de vivre décemment, ils donneraient toujours une pièce à qui en a besoin. Ils donneraient parce qu'ils savent ce que c'est qu'être dans la merde et

qu'ils savent ce que ça coûte que de faire la manche et de subir le mépris des gens. Pour ma part, je ne donnerai jamais rien. Besoin d'assister et besoin d'assistance sont deux expressions d'une même indigence. Nos pères nous ont enseigné qu'il faut faire les choses pour ce qu'elles sont. C'est se lancer dans une quête pour soi et non pour le tas de pixels qui la propose, faire une quête pour la quête et ce qu'elle nous apporte. Et une quête nous apporte toujours plus lorsqu'on la fait seul. Eh oui, de toutes les choses qu'il nous faudra faire par nous-mêmes, la plus inutile sera bien de chercher à la faire faire par un autre. C'est en tout cas ainsi que les égoïsmes s'imbriquent dans l'osmose collective.

J'ai mendié sans besoin, par pure paresse, opportunisme et appât du gain. J'ai pu le faire parce que je ne me souciais ni de l'autre ni de mon reflet à travers lui. S'humilier pour se payer une bière et jouer au billard, qui en serait capable alors que tant de gens s'obligent à payer une tournée, l'addition, ou que sais-je encore, pour soigner leur image ? À croire qu'ils n'ont rien d'autre à faire valoir et que c'est moi qui ai fait montre de charité en répondant à leur misérable besoin d'aider.

On peut dire qu'on se foutait ouvertement de la gueule du monde et ce ne serait pas être très loin de la réalité. La vérité c'est que nous méprisions purement et simplement notre prochain. Inversion des règles : ce n'est pas notre dignité que nous perdions mais notre estime de l'autre. Cruelle et cynique réalité : ce n'est pas soi-même qu'il ne faut plus respecter pour faire correctement la manche, mais son prochain.

Lorsque je déambulais dans la rame la main tendue en avant, les filles me regardaient toujours bizarrement ; question plan drague, c'était plutôt à double tranchant et s'il y avait toujours une conne pour me dédaigner, il y en avait toujours une autre pour me prendre en pitié et s'intéresser à mon histoire. Patrick est sorti assez longtemps avec une fille de son bahut, elle ne l'avait jamais remarqué jusqu'au jour où elle a entendu son petit speech dans le métro. En ce qui me concerne, je n'ai pas vraiment eu le temps de pousser l'expérience bien loin : arrivé en résidence universitaire, je me suis vite casé avec une fille de mon étage histoire d'être tranquille de ce côté-là. On passait notre temps à rompre et à se remettre ensemble, ce qui me laissait pas mal de temps.

C'est à la même époque que nous avons songé à monter une secte. Là encore, du petit délire que tout étudiant s'est tapé un soir avec ses potes, nous avons été beaucoup plus loin. Après plusieurs soirées d'intenses réflexions, nous avons constitué un véritable dossier. Tout était prêt : nous avons un formulaire détaillant la structure de notre idéologie sur une dizaine de pages parsemées d'images-chocs et de slogans cinglants, nous avons notre petit lexique expliquant chaque mot du jargon ésotérique que nous avons inventé, un autre retraçant la

chronologie de la vie de notre messie. Ne restait plus qu'à les imprimer en masse à la bibliothèque universitaire. Bref, nous avons abattu un travail assez colossal. Même au niveau recrutement, nous avons déjà commencé à sensibiliser certaines personnes, à tester la solidité de notre pensée et à éprouver diverses stratégies sur des inconnus.

Et puis je me suis dégonflé. Patrick m'en a d'ailleurs voulu, m'accusant de ne jamais avoir eu l'intention d'aller jusqu'au bout et de lui avoir fait perdre son temps. Je pouvais mendier dans le métro, je pouvais extorquer un ou deux euros à des crétins, manipuler un ami pour qu'il me file son cours, mais je ne pouvais pas faire ça. Plus que tout, je ne voulais pas affronter le résultat de l'expérience car je savais que ça marcherait et que j'allais irrémédiablement me dégoûter des autres. Non que j'aurais honte à extorquer des sommes pharaoniques ou à réclamer des vierges. Simplement que j'avais compris que ce n'était pas l'image de l'humanité qu'il me fallait côtoyer. C'est rassurant d'une certaine manière, je me dis que je ne suis pas si mégalomane que ça.